

TEMPERATURE

Du 24 août 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, P. M., and 5 P. M.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles including 'L'Eglise et l'Etat', 'L'Etat d'âme des Anarchistes', 'L'Etat d'âme des Anarchistes', 'L'Etat d'âme des Anarchistes', etc.

NOTRE EDITION

DU

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

LA

Campagne Electorale

Le But Poursuivi par le Republicanisme.

Il y a des hommes publics, des hommes d'Etat qui, lorsqu'il surgit une grande question politique de la solution de laquelle dépend l'avenir du pays, s'adressent avant tout à la conscience du corps électoral, cherchent à lui éclairer l'esprit, à lui élever le cœur, sûrs qu'ils seront soutenus par tous les honnêtes gens, par tous les vrais patriotes.

est le citoyen, vraiment digne de ce titre, qui ne soutiendrait pas de sa personne, au besoin, de sa poche, une cause qu'il sait noble et belle, et pour le triomphe de laquelle tant d'autres avant lui ont sacrifié non seulement leur repos, mais leur fortune et leur existence?

Il y en a d'autres qui ne croient qu'à la puissance de l'argent, et de l'or si l'on veut, et qui font tout d'abord appel à la bourse, à la poche des citoyens. Donnez-moi tout d'abord, donnez-moi encore, donnez-moi toujours, ce que vous sera rendu au centuple aux élections prochaines. Appel à l'intérêt le plus grossier, le plus égoïste, tel est leur procédé, leur façon d'agir. Ils réussissent quelques fois, mais presque toujours ils sont battus. Le vrai citoyen n'est pas si aveugle qu'on le pense; il est comme le renard; on ne le reprend jamais au même piège. C'est dans cette triste catégorie, qu'il nous faut classer avec dégoût les deux principaux représentants du parti républicain, MM. McKinley et Mark Hanna; l'homme qui pose et sert de mannequin et l'homme qui trafique, qui fait le brocantage des voix, qui manipule la matière électorale et fait de la conscience populaire métier et marchandise.

Quelle différence chez M. Bryan! Il ne vous fouille pas pour savoir combien vous avez dans votre porte-monnaie; c'est la main sur la conscience qu'il vient à vous, et non pas le plateau à la main, comme M. Hanna. Il ne vous demande pas votre or, parcequ'il ne travaille pas pour de l'or et qu'il n'a pas besoin de celui que vous possédez. C'est même de préférence à ceux qui en possèdent le moins qu'il fait appel.

Mark Hanna agit tout autrement; il ne s'adresse qu'à ceux qui peuvent donner parce qu'ils possèdent.

Il ne réussira pas, cette fois; il n'a pas assez caché son jeu. Sachant bien qu'il ne pouvait réussir qu'avec la corruption, il est allé droit au but et il s'est mis en mesure d'acheter des voix. Nous osons le lui dire hautement et carrément: il échouera, cette fois, parce qu'il a trop découvert son jeu; parce que, aveuglé dans la confiance qu'il a du capital, il a trop laissé voir que le but qu'il poursuivait n'était que l'établissement d'une oligarchie financière entée sur l'impérialisme politique.

Tout le système Hanna-McKinley se résume, en effet, en ces deux mots: impérialisme et aristocratie financière.

Enlèvez ces deux choses qui ont été, de tout temps, les deux fondements du despotisme, il ne reste plus rien. Le républicanisme s'en va par pièces et morceaux. C'est ce que le parti démocrate compte lui apprendre durement aux élections prochaines. Nous en avons assez, nous en avons beaucoup trop de cette Philippinomanie et de cette folie de la plutocratie qui ne peuvent que nous conduire à l'abîme.

La télégraphie optique en ballon.

L'astronaute Bacon va procéder, en présence d'officiers d'état-major anglais, à une série d'intéressantes expériences. Il compte relier un ballon libre à la terre par la télégraphie optique. Des signaux du système Morse seraient reproduits, au moyen d'un projecteur installé dans la nacelle, sur des ballonnets voguant à côté du ballon, ou encore sur le ballon lui-même. Ces signaux seraient lus par des observateurs.

M. Bacon essaiera également, de la nacelle, d'entrer en relations avec des postes optiques installés à terre. Le ballon captif présente le grave inconvénient de ne pouvoir être utilisé à moins de cinq kilomètres des lignes ennemies. Le ballon libre employé de la sorte s'éleverait d'un bond dans une zone où il n'aurait rien à craindre de l'artillerie ennemie, puis procéderait tranquillement à ses observations, dont il transmettrait immédiatement le résultat au moyen de la télégraphie optique.

LA FIEVRE JAUNE AU SENEGAL.

Visite à l'Institut Pasteur—Le musée des microbes—Comment on fabrique des Colonies.

Paris, 14 août.

Nous nous sommes rendu à l'Institut Pasteur pour avoir quelques renseignements sur la fièvre jaune qui sévit en ce moment au Sénégal avec une rare violence, frappant les blancs de préférence aux indigènes.

En l'absence de M. Roux, en voyage, nous avons été reçu par l'un des chefs du service bactériologique qui, trop modeste, nous a prié de ne pas le nommer.

Voici ce qu'il nous a dit sur le terrible fléau:

—La fièvre jaune est, comme vous le savez, une maladie épidémique qui, heureusement, n'a pas encore fait son apparition en Europe. Son premier symptôme est le vomito negro, vomissement ayant la couleur du marc de café et provenant de l'échappement au dehors du sang digéré. Le sang frais et non digéré est au contraire rouge. Le malade à une température très élevée, sa face devient toute rouge, le délire se déclare et la mort a lieu en très peu de temps, trois à quatre jours environ. Jusqu'à présent, à notre connaissance, le microbe de la fièvre jaune, qui a un demi-millimètre de longueur, n'a été étudié que par deux docteurs, MM. Havelburg et Saccarelli, qui l'ont examiné aux endroits mêmes où l'épidémie s'était déclarée.

Il y a eu deux germes décrits; mais, sans être complètement affirmatif, il semble bien que le vrai microbe de la fièvre jaune ne soit pas celui qui fut isolé par M. Havelburg, mais bien celui qu'a étudié M. Saccarelli. Il ne peut pas y avoir, bien entendu, deux microbes pour une seule et même maladie, mais un seul microbe avec ses variétés.

D'ailleurs, entrez donc par ici; vous allez voir le microbe en question.

Les collections de la Mort.

Nous pénétrons dans la salle des collections.

—Comme vous pouvez le constater, notre collection est originale. Elle est constituée d'animaux vivants dans des éprouvettes. Tous les êtres généraux de mort affreux sont là et j'ai bien garde de les laisser mourir; tous les quinze jours, je leur renouvelle l'existence. Voici les microbes du choléra, de la fièvre purpurale, de la tuberculose, de la diphtérie, et en-

fin voici ceux qui nous intéressent aujourd'hui. Le bouillon de culture qui renferme ces ferments de la fièvre jaune que vous voyez, est solidifié dans l'éprouvette au moyen de la gélose, sorte de gélatine qui ne fond qu'à quatre-vingt degrés. Du reste je vais ensemencer: Regardez.

Le docteur prend une baguette en bois non terminée par une tige en acier mince comme une aiguille à tricoter. L'éprouvette à fièvre jaune est débarrassée de son bouchon d'ouate stérilisée et maintenue horizontale. Très vite, à la flamme d'un bec Bunsen, l'aiguille est portée au rouge blanc, puis introduite dans l'éprouvette où se précipitent les microbes dangereux. L'opérateur en prend une pincée au bout de son aiguille rouge et la plonge dans une autre éprouvette remplie de bouillon vierge. Et voilà une nouvelle colonie fondée. En quinze jours, ces terribles propagateurs du fléau se seront multipliés.

—Mais si vous vous piquez avec cette aiguille!

—Ah! nécessairement, il faut prendre des précautions. Voilà, par exemple, une éprouvette renfermant le microbe de la morve. Déjà dix bactériologistes sont morts pour avoir manipulé ce bouillon. Aussi, pourquoi commettez-vous des imprudences? Un des grands défauts des praticiens est de faire les ensemencements en fumant; à un moment donné, on pose sa cigarette sur la table d'opérations, on touche l'aiguille de cultures, on reprend sa cigarette, on la porte à sa bouche et on neurt dans les vingt-quatre heures.

Sans être frousard, tout cela, dit par notre hôte avec l'aimable sang-froid du courage dans le péril bravé journellement, nous donne une envie folle de sortir de cet antre charmant.

—Le remède contre la fièvre jaune existe, n'est-ce pas?

—Oui, du moins d'après M. Saccarelli qui, dans son mémoire publié en 1897, dans les Annales de l'Institut Pasteur, affirme avoir éprouvé avec succès un sérum qui a sauvé bien des malades atteints de la fièvre jaune. Mais à l'Institut Pasteur nous n'avons pas encore préparé de sérum contre cette maladie qui, je l'espère, n'aura pas besoin d'être soignée en Europe.

—Merci, docteur.

Et la rage!

Nous posons une dernière question:

—Les chaleurs dernières n'ont-elles pas produit une recrudescence de cas de rage?

—Non. Nous avons toujours la moyenne habituelle, environ quatre-vingt-dix enragés en traitement, moyenne un peu plus forte en été qu'en hiver. Mais il faut dire que bien qu'il nous arrive journellement des malades de tous les pays—hier encore trois soldats anglais venant de Bombay—notre tâche est bien facilitée par les Instituts Pasteur qui viennent d'être fondés à Lyon, Marseille, Bordeaux, Montpellier et Lille. En outre, il existe des Instituts Pasteur dans toutes les nations, entre autres cinq en Italie et six en Russie; il n'y a qu'en Angleterre où il n'y en a pas, à cause de la vivisection qui y est interdite. Mais ne vaut-il pas mieux tuer des lapins et faire vivre des hommes?

—Certes!

Pour guérir à jamais de la conscription.

Prenez le Casarets Candy Cathartic, 10 oct ou 25 cts. Si le C. C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous rembourseront votre argent.

CARRIÈRE DE CLUSERET.

Cluseret (Gustave-Paul), officier et homme politique français, député, mort avant-hier à Toulon, était né à Paris le 13 juin 1823.

Fils d'un colonel d'infanterie, il entra à Saint-Cyr en 1841, en sortit sous-lieutenant, fut nommé lieutenant au mois de janvier 1848, fit partie de la garde mobile, se distingua à l'attaque des principales barricades à la tête du 23e bataillon dont il était le chef, et, le 28 juillet suivant, fut décoré de la Légion d'Honneur. En 1850, lors du licenciement de la garde mobile, il entra comme simple lieutenant dans le 55e de ligne, et quelques mois après le coup d'Etat, fut, avec 1200 de ses camarades, mis en non-activité.

Trois ans après, il reprit du service dans un bataillon de chasseurs à pied, fut attaché aux bureaux arabes et nommé capitaine en 1855. Après la deuxième expédition de Kabylie, il fut nommé substitut du commissaire impérial par le conseil de guerre de Blidah.

Il donna plus tard sa démission, puis, s'attachant au général Garibaldi, fit avec distinction la campagne de l'indépendance italienne. Nommé lieutenant-colonel après la prise de Capoue, il fut, après la conquête de la Sicile et de Naples, versé, avec son grade, à l'état-major de l'armée d'Italie.

Il donna sa démission en 1861 et s'embarqua pour l'Amérique au moment de la guerre de la sécession. Il prit parti pour le Nord, combattit sous les ordres de Frémont, de MacOlellan dont il devint aide de camp dans le corps d'armée où le comte de Paris et le duc de Chartres servaient comme capitaines. Il fut nommé successivement colonel et général sur le champ de bataille. Après la victoire de Crook, il obtint, en dehors des formalités légales ordinaires, la naturalisation américaine.

La guerre finie, il fonda à New York un journal, pour soutenir la candidature à la présidence du général Frémont.

Après l'élection du général Grant, M. Cluseret revint en Europe pour prendre part à la révolution fénaïque. C'est à lui, sous le nom d'Aulif, que les journaux attribuèrent, en 1863, l'attaque du château de Chester. Les tribunaux anglais le condamnerent même à mort par contumace, bien qu'il ait protesté contre la parti qui lui fut attribué dans cette affaire. Il entra alors en France, et publia dans le Courrier Français des articles sur la situation aux Etats-Unis.

En 1868, ses articles, dans "l'Art", nouveau journal fondé par lui, lui valurent une condamnation, à la suite de laquelle il fut détenu à Sainte-Pélagie, où il se lia avec les principaux chefs de l'Internationale. De violents articles contre l'organisation de l'armée, publiés en 1869, dans la "Déclaration", le "Rapport" et la "Tribune", le désignèrent encore une fois aux sévérités du parquet, et un mandat d'amener fut lancé contre lui; mais, comme il était naturalisé citoyen américain, M. Washburne, ministre des Etats-Unis, le réclama et l'obligea à quitter la France.

En 1870, pendant le procès de l'Internationale, une lettre de M. Cluseret fut produite aux débats, annonçant déjà la chute de l'Empire. "Ce jour-là", écrivait-il, nous devions être prêts; Paris sera à nous, ou Paris n'existera plus."

A la révolution du 4 Septembre, il accourut à Paris, entra dans la rédaction de la Marseillaise et y publia, dès les premiers numéros, un article intitulé: la Réaction, si violent contre le gouvernement de la Défense nationale, que son apparition provoqua les protestations énergiques de la population parisienne, et M. H. de Rochefort se vit forcé de répudier, dans une lettre publique, les opinions de son collaborateur. M. Cluseret quitta Paris et se rendit à Lyon, où il prit part au soulèvement du 23 septembre. Au commencement de novembre, il passa à Marseille où, grâce aux conflits de MM. Esquiros et Gent, il installa une Commune révolutionnaire, et se proclama un instant chef militaire du sud de la France.

Lors des élections du 8 février 1871 à l'Assemblée nationale, M. Cluseret obtint dans la Seine 21,191 voix sur 323,970 votants. L'insurrection du 18 mars le ramena à Paris. Porté aux élections de la Commune le 26 mars, mais non élu, il fut, dès le 3 avril, nommé délégué à la guerre. Elu membre de la Commune le 16 avril, dans le 1er et le XVIIIe arrondissement par 8420 voix, il fut nommé membre de la seconde commission exécutive, mais il fut révoqué et mis en état d'arrestation le 1er mai.

Sa raideur, son dédain pour le Comité Central, alors tout puissant, ses relations prétenues avec les agents de M. Thiers, et l'abandon momentané du fort d'Issy, étaient les causes de cette disgrâce. Enfermé à Mazas, il n'en sortit que le 21 mai, au moment de l'entrée des troupes dans Paris. Un prêtre lui donna asile pendant cinq mois; il réussit à quitter Paris en novembre, se réfugia en Angleterre et passa de là en Amérique. Il revint plus tard en Suisse, où il s'occupa particulièrement de peinture.

Le 3e conseil de guerre, siégeant à Versailles, l'avait condamné à mort, par contumace, le 30 août 1862. M. Cluseret, rentré en France en 1881, deux ans après l'amnistie, fut un des rédacteurs des journaux la Commune et la Marseillaise. Ses articles dans la première de ses deux feuilles lui attirèrent presque aussitôt des poursuites, et une condamnation à deux ans de prison et trois mille francs d'amende pour excitation de l'armée à la désobéissance (26 janvier 1881).

Il quitta de nouveau la France, et quand il revint en 1884, il affecta de se consacrer exclusivement à la peinture et fit une exposition publique de 120 de ses tableaux et pastels. En même temps, il écrivait et publiait ses Mémoires sur le second siège de Paris (1887, 2 vol. in-18), consacré à l'apologie de la Commune, malgré la sévérité de ses jugements sur ses anciens collègues.

En 1888, une élection législative partielle ayant lieu dans le département du Var, M. Cluseret se porta comme "candidat révolutionnaire", en déclarant, dans ses professions de foi, une guerre acharnée au parlementarisme et au parti radical "clémenciste".

Il avait pour principal concurrent le candidat radical, M. Touroux, maire de Toulon, qui devait, deux ans plus tard, être impliqué dans une cause criminelle célèbre. Il obtint au premier tour de scrutin, 12746 voix, contre 12010 données à M. Touroux, et 5500 partagées entre divers candidats; il fut élu au scrutin de ballottage, par 4340 voix sur 17000 votants. Son élection fut purement et simplement validée, malgré les discussions auxquelles avait donné lieu, dans la presse, la question de sa nationalité.

Aux élections générales du 22 septembre 1889, faites au scrutin d'arrondissement, il se présenta dans la 2e circonscription de Toulon, où se produisirent six candidatures. Il obtint, au premier tour, 3255 voix sur 12087 votants et fut élu, au scrutin de ballottage, par 5601 voix, contre 3788 données à M. Georges Serre, candidat monarchiste, et 3009 à M. Edmond Magnier, directeur du journal l'Evénement.

On cite du général Cluseret, outre ses Mémoires, un livre consacré à "L'Armée et la Démocratie" (1863, in-8). Comme peintre, il a fait quelques envois aux Salons, notamment dans ces dernières années: "Levier du soleil sur la route de Khat-Hane"; "Portrait de Mme P. L. (1888)"; "Pont d'Illères à la Crau, Var"; et "Idriz, palais du Sultan" (1890).

AMUSEMENTS. WEST END.

Souza, Wagner, Paderewski, Verdi, Suppé, tels sont les noms des auteurs principaux dont l'orchestre Weilton a exécuté hier, les pages les plus heureuses, les plus populaires, des programmes les mieux composés de la saison. Aussi les succès a-t-il été complet. Il en sera de même ce soir, en attendant le concert toujours exceptionnel de dimanche, le grand jour de la semaine.

PARC ATHLETIQUE.

Ce soir, dernière représentation des "Two Vagabonds" par la troupe Olympia. Il y aura foule, car l'interprétation de cette œuvre a été jusqu'ici excellente. On y a beaucoup applaudi les premiers sujets de la compagnie, notamment Miss Croix et M. Langlois.

Demain, dimanche, première de la "Princesse Olga", opéra nouveau de M. Crüzel, dont ont dit le plus grand bien.

L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 Un an | \$6.00 6 mois | \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$15.00 Un an | \$7.50 6 mois | \$3.75 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$2.00 Un an | \$1.00 6 mois | \$0.50 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 Un an | \$1.00 6 mois | \$0.50 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$2.50 Un an | \$1.25 6 mois | \$0.62 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises

MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

30 Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIEME PARTIE

La Tragedie de l'Amer.

LES DEUX YACHTS.

(Suite.)

Ils n'attendaient, paraissait-il,

pour être fixés qu'un dernier renseignement, mais ce renseignement n'arrivait pas. Legéard avait bien cru comprendre qu'il s'agissait d'Horace, car, à plusieurs reprises, l'un des deux frères avait dit à Pautre: —Où s'est-il réfugié et comment se fait-il que nous n'ayons plus de nouvelles depuis son arrivée à New York?

L'attention était claire. Il s'agissait bien, en effet, d'Horace. Mais le voyage projeté, pour quoi?

Et dans quelles conditions s'exécuterait-il? Legéard ne le savait pas encore.

Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que depuis quelque temps, Pierre et Gaston s'étaient absentés à deux reprises, assez mystérieusement. Aux Grandes-Roches, tout le monde ignorait où ils étaient allés. Au second voyage seulement, Legéard, du siège de son coupé, d'où il avait l'oreille aux écoutes, avait entendu Pierre, au guichet de la gare, demander deux places de première pour le Havre.

Maintenant, qu'étaient-ils allés faire au Havre?

Le marquis recommanda à Malicamp de redoubler de surveillance.

La plus grande prudence était également nécessaire. Au moindre soupçon, Legéard eût été congédié et les deux frères, avérés, se fussent tenus, par la sui-

te, sur la plus extrême réserve. Les jours suivants s'écoulèrent dans la fièvre.

Dans ces rudes imaginations concentrées sur un seul point: la haine, quelle conception inattendue pouvait naître?

Voilà ce que Colette et le marquis se demandaient tous les jours et non sans une certaine anxiété.

Seraient-ils avertis à temps, à Villefort?

A cette conception, pourrait-on répondre par une conception équivalente et déjouer ainsi les pièges tendus dans l'ombre?

Tout était là. Malicamp passait parfois, le matin, mais c'était pour dire qu'il n'y avait rien de nouveau. Même il ne voyait plus Legéard.

La figure du garde s'allongea.

A Villefort, l'anxiété redoublait d'heure en heure. Enfin, au bout d'une quinzaine de jours de cette attente, Malicamp se présenta.

—Je ne sais pas si j'apporte des choses intéressantes, dit-il. Vous en jugerez.

Et il remit au marquis des fragments de papier précieusement renfermés dans son mouchoir.

—Legéard vient de m'apporter ces débris-là...

—Et il ne vous a rien dit?

—Il m'a dit: "Que M. de Vi-

va bien."

—Rien de plus? —Pas un mot. Il était pressé, il est reparti en courant.

—C'est bien. Nous allons suivre, Colette et moi, le conseil de Legéard.

Malicamp se retira et ils se mirent à la besogne aussitôt.

Cela dura une heure. Au bout d'une heure, à part quelques petits fragments sans importance et qui n'enlevaient rien au sens des phrases, la lettre était reconstituée dans son entier.

Elle était datée du Havre; l'entête imprimée disait qu'elle émanait du cabinet d'un homme d'affaires nommé Trimaille.

Voici le contenu de cette lettre: "MM. Pierre et Gaston Girodias, aux Grandes-Roches, à Cluseson.

"Lors de votre dernière visite et pour vous épargner des soins et des voyages inutiles, vous m'avez chargé d'être l'intermédiaire entre vous et M. de Marienval, le yachtman bien connu, lequel a son yacht à voiles à son port d'attache du Havre et avait, depuis longtemps, manifesté l'intention de s'en défaire. M. de Marienval, en effet, fait construire un yacht à vapeur aux grands chantiers du Havre. Vous avez visité l'"Henriette" pendant votre récent séjour au Havre, et vous avez pu vous rendre compte par vous-même de sa solidité et de son parfait état.

Mais vous m'avez avoué que vous n'aviez point de connaissances nautiques et que, par conséquent, vous ne pouviez porter un jugement et le baser sur votre expérience personnelle. Je me suis substitué à vous, et j'ai fait examiner l'"Henriette" par des marins. Ils ont tous été d'accord que cette goélette ne laissait rien à désirer. Par le fait, elle est presque neuve, ayant été construite il y a deux ans seulement en Angleterre, et elle n'a presque pas quitté son port d'attache. L'affaire se présente donc, si vous y donnez suite, comme étant excellente pour vous. Vous savez, en effet, —je vous ai donné de vive voix ces renseignements, —qu'un yacht neuf commandé francs le tonneau, compris doublage en cuivre, lest au four, grément, armement, emménagement, enfilé prêt à prendre la mer. Acheté d'occasion, ce même yacht voit tomber ses prix à cinq cents francs le tonneau, et M. de Marienval consent, pour s'en débarrasser, à vous le céder à quatre cents francs. L'"Henriette" jauge trois cents tonneaux et demandera trente ou quarante hommes d'équipage. M. de Marienval est pressé. Il a reçu deux propositions en dehors de la vôtre. Si vous ne voulez pas laisser échapper cette occasion, je vous engage à envoyer une dépêche. L'affaire sera conclue en princ-

pe et vous n'aurez plus qu'à venir au Havre pour vous occuper des questions de détail.

"Agréez, messieurs, mes sentiments respectueux. "TRIMAILLE."

"P. S. — J'oubliais de vous dire, chose qui n'est pas sans importance, que l'année dernière, de New York au Havre, l'"Henriette" a battu le "Vélox" jaugeant 300 tonneaux également, et a établi le record de 16 nœuds à l'heure. Ce record n'a pas encore été battu; vous le voyez, c'est un joli volier, et nous n'en connaissons pas, au Havre ni ailleurs, qui soient capables de lui être comparés. Je vous conseille de traîner."

C'était un renseignement précieux. Il n'était pas complet, en ce sens qu'il ne laissait pas deviner, chez les deux frères, "la pensée de derrière la tête", mais du moins, —ce qui était évident, c'était leur volonté brusquée, mais bien arrêtée de faire une croisière, d'être maîtres à leur bord, sans crainte de toute justice autre que celle du tribunal dont ils étaient les seuls juges tout puissants ainsi et redoutables infiniment, car ils n'auraient pour témoin de leur projet mystérieux que la solitude des océans.

Restait à connaître s'ils avaient suivi le conseil de l'agent d'affaires Trimaille et s'ils avaient traité.

L'incertitude ne dura pas long-temps.

Directement, M. de Vivarez reçut de Legéard, aux Grandes-Roches, une lettre dont le laconisme était éloquent.

Legéard avait jugé sans doute qu'il n'y avait pas de temps à perdre et que ce serait du temps perdu que de faire passer son renseignement par l'intermédiaire de Malicamp.

Il écrivait: "J'ai porté tout à l'heure au télégraphe, à Cluseson, une dépêche adressée à M. Trimaille, boulevard Maritime, au Havre. Cette dépêche ne contenait qu'un seul mot et ce mot était celui-ci: "Achetez."

—Quelle sinistre pensée nourrisse-t-ils donc? marmura le marquis.

Et il réfléchit longtemps, la tête dans les mains.

Une autre anxiété, non moins grande, venait du silence même du duc.

Une seule lettre de lui était arrivée, celle du New-York.

Du reste, plus rien, et il n'y avait plus rien.

Qu'était-il? Qu'était-il devenu? On avait-il porté ses pas? A-t-il donné suite à son idée d'aller demander l'hospitalité à l'un des grands éleveurs du centre Améri-

que ou chez un des hardis pionniers de la frontière de l'Ouest, défricheurs de forêts? Il en connaissait plusieurs. Lequel avait-il choisi?